

SAMEDI

Ce matin, nous sommes partis un peu plus tôt que prévu du chantier ; ainsi nous avons évité les embouteillages à Marseille, et nous avons pu travailler rapidement sur le Chimère 50M, sans rencontrer de problème technique particulier. Une chance. Le grutier a été sympa et a mis le bateau à l'eau dès qu'il a été prêt. J'ai pu faire le plein, et je quitte le port doucement, les deux moteurs à huit cents tours.

Pas une ride sur l'eau, ciel teinté de gris, je distingue à bâbord l'entrée du Vieux Port, et devant, les îles, Ratonneau puis Pomègues. Je monte sur le fly et y prends les commandes. Le bazar semble fonctionner. La température des moteurs monte doucement. Un tour d'horizon complet : pas de bateaux en vue. Je branche le pilote automatique, cap bien arrondi vers le large, et redescends dans le carré. Un tour dans la cale moteur. Pas d'eau, pas de bruits anormaux. Inspection des cabines et des salles d'eau, dont je soulève les planchers par acquit de conscience. Aucune trace d'eau. Je remonte au fly, tout semble fonctionner, aucune anomalie signalée par l'instrumentation. Je pousse les moteurs à 2500 tours, règle les flaps, le bateau commence à déjauger et trace sa route. Au fly, à cette vitesse, je n'entends que le souffle du vent et le bruit de l'étrave dans l'eau. Je m'allume une clope et laisse mes yeux se remplir du spectacle. C'est pour ce genre d'instant magiques que j'ai acheté le chantier. Ce matin, j'ai même reniflé une légère odeur d'iode dans le port. Rare dans cette

région où la mer ne sent rien. À mes débuts ici, les marées me manquaient. Certes, leur absence rend la navigation plus facile, mais les rêveries de pêche à pied, la senteur du large, la contemplation des bateaux au sec, me laissent parfois une sensation d'inachevé.

Je replie ma jambe gauche puis la détend à plusieurs reprises. Pas de douleur. La clope est bonne. Tout en restant vigilant sur ma navigation, je me laisse envahir par la sérénité du moment comme si la pureté du ciel, la beauté immobile de la mer, me vidaient de tous les ennuis qui devraient m'accabler.

Moment d'hésitation sur la route à suivre. Je décide de passer au large des îles du Frioul pour ne pas me laisser distraire par la vue de la côte. Puis je longerai Tiboulén et Riou pour me caler ensuite sur le cap Sicié.

C'est au large de La Ciotat que je sens le vent se lever d'un coup, puis la mer se former. Je remercie le ciel de m'avoir accordé la plénitude de ces instants de calme, puis me concentre sur le bateau. Je ne dois pas attendre que le temps forcisse pour contrôler à nouveau l'étanchéité et vérifier l'arrimage de tout ce que nous n'avons pas pu installer à Corbières. Exécution.

Je viens de laisser les Embiez assez loin à bâbord, j'ai le vent dans le cul, mais il souffle bien à 30-35 nœuds, et le bateau roule de plus en plus. Je reprends le manche dans la timonerie, et réduis la vitesse pour éviter de partir trop souvent au surf et pour ménager le bateau. Il est tout neuf, nous devons encore le préparer, et il est hors de question de risquer le moindre pet sur la coque ou les boiseries ou d'abîmer la sellerie. La rapidité de la montée en puissance du mistral arrive encore à me surprendre.

Je décide de passer Sicié plutôt au large, pour éviter au maximum la patouille créée par le ressac des vagues sur la côte, et pour rester assez loin de la côte en cas de panne. Pour l'instant tout se passe bien, le bateau n'a pas l'air de trop souffrir.

Je m'aperçois que trois des pare-battages que nous avions grésés pour protéger la coque au port, et que je m'étais contenté, par flemme, de faire passer en dedans des balcons, sautent dans tous les sens. Je risque d'en perdre. Je réduis la vitesse, et m'apprête à passer sur le pont avant. Au moment de mettre le pied sur la première des marches menant au passavant bâbord, je m'arrête et m'insulte copieusement. Je suis complètement taré ! Le bateau roule dans tous les sens, j'ai laissé branché le pilote automatique, et la température de la mer doit tourner autour de 10 degrés. Si je tombe à l'eau, le bateau continuera sa route et, avec ce temps et cette température, je n'ai aucune chance... Comment ai-je pu risquer de commettre une telle imprudence ? La force de l'habitude ? Mes neurones qui vieillissent ? D'accord, j'ai eu le bon réflexe, juste avant de faire cette connerie, mais c'est dès le début du processus que j'aurais dû réagir, arrêter le bateau, m'attacher. Tout cela pour des bouts de caoutchouc de quelques dizaines d'euros. Inadmissible. Je m'en veux terriblement. Il y a très peu de morts en mer chaque année, mais la plupart sont la conséquence d'une chute à l'eau. Se souvenir de Tabarly... Je m'attache, vais remettre les pare-battages en place, reviens dans la timonerie et relance les moteurs à 1500 tours. À nouveau douleur dans le genou. J'ignore si c'est pour masquer ma peur rétrospective ou par honte d'avoir commis une faute, professionnelle dans mon cas, ou par crainte de m'être montré aussi nul, mais je m'offre une petite séance d'introspection. Clope. À la réflexion, depuis un moment, je subis les événements, je n'anticipe pas, je vis sur mon erre... Au boulot, je réagis aux emmerdes, je gère, mais je ne crée pas de valeur nouvelle... Dans ma vie personnelle, idem : sous prétexte que je travaille beaucoup, je fais ce que je dois faire au quotidien, le minimum sans plus, et me contente pour le reste de lire un peu ou de me laisser séduire par des séries télévisées aux scénarios géniaux. Mais je ne conserve ni de ces lectures, ni de ces histoires magiques à la télévision, aucune réflexion personnelle. Je ne crée plus. Depuis combien de temps n'ai-je pas dessiné ou touché à mon piano ? Même mon atti-

tude avec Caroline est passive ; je la suis dans les détours de sa pensée, dans ses déprimés, dans son énergie, dans ses délires. Mais je reste en recul, ne la précède jamais. Je pense quand même que sa rencontre avec Paul m'a plus touché que je ne me le suis avoué, mais ce n'est pas une raison. En fait je m'imbibe de ce qui m'entoure, mais ne recrache plus rien. Pourtant j'ai toujours pensé qu'à partir du moment où un minimum de confort avait été atteint, seul l'acte de création pouvait justifier ma vie. Le bouddhisme et sa spontanéité tout-accomplissante m'a toujours échappé... Est-ce la fatigue de l'âge ? Un manque d'énergie vitale ? L'image de la tête de Sandrine, dans son pot de chambre posé sur la couchette de la cabine avant du bateau des Fleurdenave, me vient à l'esprit. Il y a quelques années, aurais-je réagi différemment ? À vrai dire, face à ces événements, j'ai encaissé puis attendu.

Le bateau poursuit sa route dans une mer mal formée, avec un bon roulis. Je barre debout, guettant les bouées de casiers ou de filets que les pêcheurs locaux ont l'habitude de mouiller dans ces parages. La hauteur des déferlantes est maintenant suffisante pour masquer ces marques dans les creux, et je dois absolument éviter de me prendre un orin dans les hélices. Sinon je serai mal, très mal. Pour le moment, la situation est parfaitement sous contrôle, un peu chaude d'accord ; mais, en mer, un éventuel problème peut toujours tourner à la cata. L'expérience veut qu'on s'y prépare. Je fais un tour d'horizon, pas un bateau en vue. J'allume la VHF, rien, pas un crachouillis. Nous ne l'avons pas testée à la mise à l'eau. Autre erreur. Je ne me vois pas commencer à vérifier ses branchements maintenant avec les embarcées furieuses du bateau. Cela dit j'ai navigué pendant des années sans électronique. Clope. Mon genou recommence à me faire mal : toujours ces coups de poignard. J'aurais dû consulter. Je sors mon téléphone portable de mon blouson : batterie presque vide. En cas de besoin, je n'aurais pas le droit à beaucoup d'appels. Heureusement, il y a des antennes au sommet du cap Sicié, et nous sommes plein réseau. Quand même, le patron d'un des plus gros chantiers de la

région faisant appel à la SNSM, tout le monde va se foutre de ma gueule. *La crainte d'être poire est le commencement de la stupidité*, a écrit Detœuf.

Le cap Sicié est passé. Je vais m'abriter quelques instants entre les Deux Frères et la côte pour inspecter le bateau. A priori rien de cassé, mais la coque aura besoin d'un sacré rinçage. Je n'ai même pas emporté à boire, alors que je m'en serais bien jeté un petit coup dans le gosier. Là aussi c'est une imprudence. Toujours avoir de l'eau. Je relance les moteurs, je serai à bon port dans moins d'une heure.

Mon portable m'indique trois appels en absence et deux messages. Sempersolis et Caroline. Je prendrai à terre, inutile de décharger la batterie.

Il y a trop de vent pour gruter le bateau dès mon arrivée ; quand j'ai terminé mon amarrage au ponton, je m'assois dans le carré et j'écoute les messages. Clope. Sempersolis me demande de la rappeler dès que possible. Caroline. Je pensais qu'elle m'en voulait de ne pas avoir passé la soirée avec elle. Mais non, elle a l'air plutôt affolée :

- Basile, que se passe-t-il ? Où es-tu ? Les flics ont débarqué sans prévenir ce matin. Manifestement, ils te cherchent, et c'est tout juste s'ils ne m'ont pas menacée de m'embarquer... Je ne sais pas ce que tu as fait, mais à leurs questions, ils ont l'air persuadés que tu es mouillé jusqu'au cou dans cette histoire de cadavre trouvé sur ton chantier... Rappelle-moi dès que tu peux.

La batterie du téléphone rend l'âme.

Mon premier mouvement est de me précipiter au bureau pour récupérer un téléphone ou un chargeur et appeler Sempersolis. Mais, comme je l'ai fait tout à l'heure lorsque j'allais sauver mes pare-batages sans aucune précaution, je m'arrête net. Sempersolis peut attendre un peu. Réfléchissons. Clope. Il est temps de ne plus subir, et d'éviter de me laisser porter par les événements. Si Sempersolis veut embarquer Caroline et me court après, c'est qu'elle a du sérieux. Évidemment je sais que je ne suis pour rien dans le meurtre de Sandrine,

mais si Sempersolis pense le contraire, c'est que quelqu'un lui distille des indices solides. Elle doit donc, telle Montaigne, se construire son idée : *les abeilles pillotent de ça de là les fleurs ; mais elles en font après le miel qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine ; ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire ouvrage tout sien, à savoir son jugement.* Sempersolis me semble un bon flic ; je suis donc mal parti, et si quelqu'un veut me faire porter le chapeau, ce n'est ni en garde à vue, ni en détention provisoire que je pourrai prouver mon innocence...

Ma décision est prise, je dois disparaître pour le moment et ne pas me laisser manœuvrer.

J'ai probablement peu de temps devant moi. Je quitte le bateau, fonce vers le chantier. Pas de police en vue. Sans m'arrêter au secrétariat, je monte à mon bureau. Lin devait me guetter :

- La femme flic, elle est venue ici avec du monde. Ils vous cherchent. Je leur ai dit que, vu le temps, vous n'amèneriez pas le bateau ici, mais au port. Ils y sont partis et n'avaient pas l'air content...
- Merci. Le bateau est amarré au ponton, voici les clés. Sortez-le dès que le vent sera tombé. Je vais prendre un peu de recul, et je me débrouillerai pour rester en contact avec vous. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pour rien dans cette histoire.
- Pas besoin de savoir... je descends pour guetter en bas.

Lin reste imperturbable, sa vague odeur de poiscaille flottant derrière elle.

Mon bureau. Je prends un des grands sacs en plastique que je conserve dans le placard lorsqu'un client repart avec beaucoup de documentation ; j'y fourre un téléphone neuf encore dans son emballage, le disque dur externe ou je stocke mes sauvegardes, une clé USB vierge, et, moins geek, un petit bloc de papier, de quoi écrire, et l'outil multifonction, façon couteau suisse-pince-tournevis, que j'ai toujours à portée de main. En ouvrant le coffre pour y rafler la caisse, des liasses de billets dans une vieille boîte en fer de galettes Saint-Michel,

un carnet de chèques de la société, et une carte SIM de réserve non affectée, j'ai à la fois un coup de bol et un éclair d'intelligence : j'aperçois un trousseau de clés. C'est celui de la maison d'un de nos clients belges avec qui je suis devenu assez pote, et qui me l'a confié, en cas d'urgence. Van Doorne. Et cela, je suis le seul à le savoir.

Je reprends la voiture du chantier, et file fissa. Je quitte tout de suite la voie principale qui mène au port, et me lance à allure normale dans le labyrinthe des petites rues qui sillonnent les collines. Pas de caméra vidéo à craindre. Je me gare sur le parking d'une résidence. Clope. À nouveau ce genou bâbord qui travaille. J'ai sans doute un tout petit peu d'avance, donc le temps de réfléchir. Quelle est ma priorité ? Me mettre à l'abri de Sempersolis qui va évidemment lancer ses chiens à mes trousses. Que va-t-elle faire ? Ne me voyant pas arriver au port avec le bateau, elle va revenir au chantier et probablement envoyer quelqu'un chez moi. Donc éviter le passage à la maison. Sortir de la nasse que constitue cette partie de la ville, dont toutes les rues mènent au port. Sauf une, qui passe derrière le cimetière et redescend directement vers la zone industrielle. Avantage, jusqu'à présent je ne suis pas censé savoir qu'elle me recherche, mon téléphone n'a plus de batterie, et si ses sbires me trouvent, je jouerai l'innocent. En route pour le cimetière, je ne croise pratiquement personne, jusqu'au centre commercial de l'ouest. J'ai soif. Et faim. Je décide donc de faire un stop à l'hypermarché du coin pour me constituer quelques réserves de bouffe. Le cerveau patine quand le ventre est vide, c'est connu.

J'effectue donc un marché complet, y compris quelques vêtements de rechange et affaires de toilette, paie la partie alimentaire avec ma carte de crédit et le reste en liquide... Je sais bien qu'il y a des chances pour que la maison Poulaga mette sous surveillance mes comptes bancaires, et remarque donc ce débit. Mais que pourront-ils en déduire ? Cela dit, je remarque des caméras vidéo qui surveillent les caisses. Arrêt au tabac, deux cartouches.

La maison des van Doorne se trouve au fond d'une impasse donnant avenue de la Résistance, à Toulon. En ville, mais sans trop de voisins, discret. J'ai un moment d'hésitation avant de m'avancer avec la voiture dans l'impasse, craignant de croiser un habitant du coin. Personne. L'entrée du jardin est au fond à droite. Mur d'enceinte haut, couvert de vigne vierge, un grand portail en bois qui s'ouvre sans problème lorsque j'appuie sur le plip accroché au trousseau. Je gare ma voiture le long du garage et sors inspecter les lieux. A priori, aucun voisin n'a vue sur cette partie du jardin, donc sur ma voiture, et sur ce côté de la façade. Je me souviens qu'il y a une alarme, mais je ne sais plus si elle est connectée avec une entreprise de télésurveillance. Et quel est le code ? J'ai dû l'enregistrer dans mon téléphone portable, mais il est à plat. Je sors le téléphone neuf du sac de matos, et récupère son chargeur. Trouver une prise de courant, en espérant que le compteur ne soit pas fermé ce qui ne devrait pas être le cas puisque le portail fonctionne. Il y a bien une prise extérieure sur le côté ouest de la maison. J'enlève la carte SIM de mon téléphone que je mets en charge. Pour plus de précaution, je sors les biftons de la boîte de galettes Saint-Michel et y coince le téléphone, façon cage de Faraday. Ça roule.

Je vais prendre une bouteille d'eau dans le coffre et me rassois dans la voiture. Clope. Le genou tiraille mais c'est supportable. Rien ne presse. Essayons de dresser la liste de ce qui m'est interdit à partir de maintenant. Je ne suis pas flic et j'ignore tout des techniques mises en œuvres par la police pour retrouver les malfaisants. Je peux aussi partir du principe que la maison Poulaga locale n'a pas tout le matos nécessaire pour faire comme à la télé. Mais, dans le doute, mieux vaut imaginer le pire et m'appliquer, pour une fois, cette ineptie de Principe de Précaution, symbole de la décadence de la France chiraquienne.

Règle de base : puisque je suis nul en électronique et n'ai aucune compétence policière, faire comme si tout ce qu'on voit dans les séries policières à la télévision était plausible, en matière de repé-

rage... Ne plus utiliser mon téléphone portable avec ma carte SIM. Le conserver éteint, dans la boîte en fer de galette, et à titre exceptionnel et loin d'ici, se limiter à consulter, brièvement, le carnet d'adresse. On m'a raconté que même éteint, même sans carte SIM, on pouvait repérer un téléphone, ce qui me paraît étrange quand même, et qu'il fallait enlever la batterie pour être tranquille. Mais, de toute façon, j'ignore comment enlever la batterie de mon smartphone. Ne pas utiliser mes cartes de crédit sauf pour brouiller les pistes. Ne pas se connecter à internet. Toujours penser aux caméras de vidéosurveillance. Ne plus utiliser la voiture du chantier.

Voyons la caisse du chantier. Je n'ai pas eu le temps de passer cette semaine à la Banque pour effectuer un dépôt, mais j'ai filé un peu de fric à Lin. En général, Fourré de la Motte m'oblige à « faire la caisse » le dernier jour du mois. C'est fastidieux, ne tombe jamais juste, mais bon... Aujourd'hui, pour une fois, je récupère les liasses de billets avec un peu d'excitation. Combien ? Pas mal, dans les huit mille euros. Mais six billets de 500 qui seront, le cas échéant, difficiles à écouler sans se faire remarquer. Un client teuton a dû passer au magasin... Nous sommes, moins qu'auparavant il est vrai, assez souvent payés en liquide, et parfois avec des billets de 500 ou de 200 €. Je me demande toujours d'où les gens les sortent : pratiquement, aujourd'hui, on ne peut obtenir du liquide que dans un distributeur automatique, et je n'en ai jamais rencontré un qui me refile des billets de plus de 50 €. Cherchez l'erreur...

Clope.

J'ignore si j'ai pris la bonne décision, mais je sais qu'il est encore temps de renoncer. M'expliquer avec Sempersolis et tenter de la convaincre. Je repasse lentement dans ma tête les raisons qui ont justifié ma fuite, en explore les failles. À l'examen, si je ne suis pas certain d'avoir fait le bon choix, je sais qu'il est inutile de vouloir décider à chaud. Laissons passer une bonne nuit et, demain, le monde nous apparaîtra sous un autre angle.